

L'Évangile sur les parvis

Ouvrage collectif, coordonné par Lucienne Gouguenheim
Jean-Bernard Jolly et Didier Vanhoutte

Préface de René Valette

Éditions Temps Présent

parution 13 octobre 2015

L'Évangile sur les parvis rassemble une sélection d'articles parus dans la revue *Les réseaux des Parvis* entre 2000 et 2015. Cette publication, et les réseaux dont elle se fait l'écho, s'inscrit dans l'héritage du Concile Vatican II, vécu à l'époque comme une formidable ouverture de l'Église au monde.

Depuis, l'institution catholique a freiné cet élan et connu des phases de restauration pendant des décennies, jusqu'à l'élection du pape François, qui semble redonner leur place aux intuitions du Concile.

C'est pour continuer à faire vivre, dans l'Église et dans la société, les idées de démocratie, d'engagement social, d'égalité entre les sexes et de laïcité, entre autres, que des croyants ont créé les Réseaux du Parvis et leur revue.

Ce livre rapporte les réflexions d'intellectuels (philosophes, théologiens, sociologues) et de chrétiens engagés sur ces grands thèmes, ainsi que des témoignages concrets de vie.

Sous la direction de **Lucienne Gouguenheim, Jean-Bernard Jolly** et **Didier Vanhoutte**, *L'Évangile sur les parvis* rassemble les contributions d'une quarantaine d'auteurs, parmi lesquels Paul Riceur, Joseph Moingt, Patrick Viveret, Henri Peña-Ruiz ou Susan George.

Prix France : 23,00€

ISSN 978-2-916842-23-3

ISSN 2114-0758

TempsPrésent



L. GUGUENHEIM, J.-B. JOLLY, D. VANHOUTTE

L'ÉVANGILE SUR LES PARVIS

TempsPrésent

SEMEURS D'AVENIR

Sous la direction de **Lucienne Gouguenheim,**
Jean-Bernard Jolly et **Didier Vanhoutte**

L'Évangile sur les parvis



Préface de René Valette

TempsPrésent

Le présent document est destiné à aider les groupes de Parvis, qui souhaitent organiser un événement autour du livre « L'Évangile sur les parvis », à définir un thème pour cet événement. Pour cela, sont rassemblés ici pour chacun des 10 chapitres du livre, la présentation du chapitre et la liste des articles reproduits suivie d'un choix d'extraits pouvant donner des pistes de travail.

CHAPITRE PREMIER

En chemin

La revue s'est voulue lieu de croisement et d'interaction : « *Croisement entre les associations en réseaux regroupées dans la Fédération « Réseaux du Parvis », dont les objectifs sont largement communs, bien qu'abordés sous des angles différents. Interaction entre l'action militante et la réflexion, les deux se nourrissant mutuellement. Croisement entre Église et société. Il n'y a pas que les parvis des cathédrales, il y a aussi celui des Droits de l'Homme* » écrivait Alice Gombault dans l'éditorial du premier numéro. La ligne éditoriale précise leur commune raison d'être, l'unité qui les constitue dans leur diversité, la cohérence et la lisibilité de leur identité. Elle veut refléter le regard évangélique porté sur la vie du monde, et rendre compte des initiatives que ce regard suscite.

Conçue dans le sillage de Vatican II, la Fédération a pris corps face aux menaces de reprise en main cléricale et réactionnaire illustrée par l'éviction de l'évêque Jacques Gaillot. Elle s'est d'abord proclamée rassemblement de « chrétiens en liberté », militant « pour d'autres visages d'Église » et revendiquant le droit à la parole. Puis, les grands défis qui façonnent la destinée de l'humanité passant avant les préoccupations concernant les institutions ecclésiastiques, l'identité a été reformulée : « *À l'écoute de l'Évangile, libres et unis dans la diversité des Réseaux du Parvis, nous partageons nos recherches et nos convictions, et nous sommes engagés avec les femmes et les hommes de tous horizons qui travaillent à bâtir un monde plus juste et plus fraternel.* »

Diversité donc de chrétiens qui, confrontés aux turbulences de l'histoire faites de passages et de ruptures, « ne croient pas aux mêmes choses » mais tirent ensemble leur force de l'Évangile pour se fier à l'homme et à la transcendance qui fonde l'humanité.

- Vigilance (Didier Vanhoutte)
- Le droit à la parole (Jacques Chatagner)
- Dieu venu dans l'histoire (Marie-Dominique Chenu)
- Liberté (Guy Lecomte)
- Chrétiens qui ne croient pas aux mêmes choses (Pierre de Givenchy)
- Passages (Huguette Charrier)
- Rupture (Didier Vanhoutte)
- Florilège

Extraits

Redisons-le : l'Évangile n'est pas neutre. Défendre les plus petits ne peut se faire, en tout état de cause, que dans la vigilance. C'est maintenant le moment. Ce sera toujours le moment. [Didier Vanhoutte]

« Quelque chose nous est arrivé. Quelque chose s'est mis à bouger en nous. Émergeant d'on ne sait où, remplissant tout à coup les rues et les usines, circulant entre nous, devenant nôtre, mais en cessant d'être le bruit étouffé de nos solitudes, des voix jamais entendues nous ont changés. Du moins avons-nous ce sentiment. Il s'est produit ceci d'inouï : nous nous sommes mis à parler. Il semblait que c'était la première fois. De partout sortaient des trésors endormis ou tacites d'expériences jamais dites. En même temps que les discours assurés se taisaient et que les autorités devenaient silencieuses, des existences gelées s'éveillaient en un matin prolifique... » (Michel de Certeau, cité par Jacques Chatagner)

Des structures meurent, d'autres naissent. Des rapports nouveaux se nouent qui n'ont pas grand-chose à voir avec ceux que voudraient imposer les bureaux romains. Il faut regarder en avant. L'avenir est ouvert. (Jacques Chatagner)

Parvis est né en fait le 22 janvier 1995, quand, rassemblés par milliers autour de Jacques Gaillot injustement frappé, sur la place de la cathédrale d'Évreux, des femmes et des hommes, au-delà de toute barrière confessionnelle, ont eux aussi pris la parole, pour dire non à l'arbitraire et oui à la liberté. Liberté d'annoncer l'Évangile là où on ne l'entend pas, auprès de celles et ceux qui sont dehors, exclus des Églises comme ils le sont de la société.

Liberté d'exprimer une différence, sans être accusé de briser la communion. Liberté de dire ce que l'on croit, dans les mots d'aujourd'hui, sans être suspect d'hérésie.

Depuis, cette libre parole a continué à s'exprimer à travers tous les collectifs qui sont nés en France et hors de France. Elle a malheureusement été peu entendue, se heurtant au mur de silence délibérément dressé par la plupart des médias et par les hiérarchies politiques et religieuses. C'est pour tenter de briser ce mur et pour acquérir une plus grande visibilité que plusieurs mouvements ont décidé, tout en conservant leur identité propre, de se rapprocher et de constituer un réseau ouvert à toutes celles et tous ceux qui se reconnaissent dans les buts proposés :

1. Vivre l'Évangile dans la modernité,
2. Promouvoir des pratiques démocratiques dans les Églises et dans la société,
3. Exprimer la diversité des visages d'Églises : pluralisme, coresponsabilité et partenariat femme-homme,
4. Travailler au service de l'Évangile avec les richesses de toutes les Églises, dans un vrai partage œcuménique. (*Jacques Chatagner*)

Parvis : un espace ouvert. Sans frontières. Sans clôtures. Où les paroles peuvent circuler librement, s'écouter, s'affronter, se répondre. Mais aussi un passage, un entre-deux : du sanctuaire à la rue, de la rue au sanctuaire. Invitation à aller au-delà des fausses oppositions : profane et sacré, monde et Église, Homme et Dieu. Invitation à retrouver l'idée centrale de Dietrich Bonhoeffer, d'un Dieu qui n'est pas dans l'au-delà de la Terre, mais au milieu de son ici-bas : « Transcendance de l'ici-bas ». (*Jacques Chatagner*)

Le lieu de Dieu, c'est le Monde

Là où les hommes se rencontrent pour construire le monde et faire avancer l'histoire dans un projet toujours neuf, c'est là qu'est Dieu. Dans le monde qui se fait et non pas un autre monde dans lequel je devrais m'exiler de ma terre, le monde que je suis en train de faire. Il est donc insensé de se séparer des hommes pour atteindre Dieu.

Être chrétien, c'est-à-dire croire que Dieu est venu dans l'Histoire, c'est se tenir là où naissent, où jaillissent des forces neuves qui construisent l'humanité. Et non pas dans les engagements pris il y a cinquante ans. Encore moins dans un retour au passé pour satisfaire mes nostalgies. (*Marie-Dominique Chenu*)

Ce qui fait la gravité du séisme en cours – séisme théologique en particulier –, ce n'est pas qu'il met à mal les autorités religieuses, c'est qu'il nous pousse à exercer notre liberté, à nous interroger sur le contenu des confessions chrétiennes, et plus profondément, à repenser en adultes les fondements mêmes de notre foi. (*Guy Lecomte*)

Dans ce combat qui se livre en nous-mêmes entre le vieux et le neuf, entre la passivité et le dynamisme, s'impose une exigence de penser vrai, un besoin d'être au clair, autant que faire se peut, sur ce qui donne sens à notre vie, sur ce que nous croyons en vérité. Si l'on me demande de quel droit je me permets de mettre en question la religion que j'ai reçue et de contester les pratiques de l'Église qui l'inculque, j'invoque ma liberté de conscience et je réponds, en citant Pascal, que « toute notre dignité consiste dans notre pensée », et que c'est là une liberté fondamentale, pour quiconque refuse de se mentir à soi-même. (*Guy Lecomte*)

La spiritualité chrétienne de notre temps affirme que tout être humain est un mystère marqué par l'absolu. Les croyants, même de religions différentes, juifs, musulmans, hindouistes, diront qu'il est

marqué par Dieu.

Beaucoup d'athées pensent que chaque être humain sent au plus profond de lui qu'il est appelé à construire une fraternité universelle, sur la terre entière, et sans doute dans l'univers, au-delà de toutes frontières, de nations, de races, de religions.

Croyants en Dieu et athées doivent ensemble construire cette fraternité. Sont chrétiens ceux qui, au-delà du rêve, agissent pour mettre en œuvre cette fraternité et la célébrer dans l'espérance. Ces chrétiens qui ressentent en eux le dynamisme divin pensent à certains moments Dieu comme, au-delà d'une personne, une énergie présente au fond du cœur humain, au cœur de l'univers. Une énergie qui entraîne l'homme en avant, un peu au-delà de ce qu'il pense être capable de faire. *(Pierre de Givenchy)*

On aurait pu célébrer le 60^e anniversaire de la mort de Gandhi. Mais on préfère, aujourd'hui, inventer ensemble des pratiques non violentes pour conjurer les discriminations de tous ordres et les guerres qui ne disent pas leur nom.

On aurait pu souligner qu'il y a 150 ans, naissait Alfred Loisy. On préfère le redécouvrir. On peut répéter, après lui : « Jésus a annoncé le Royaume, et c'est l'Église qui est venue. » On est mieux avisé de repérer aujourd'hui les formes larvées de ce « serment anti-moderniste », relayé par le « serment de fidélité ». La reprise en main de la hiérarchie et la recentralisation des services d'église ne laissent pas de nous inquiéter. C'est bien en ce sens que se multiplient, dans nos pays, les « observatoires » de tous ordres, une garantie d'autonomie sans laquelle tous les esclavages sont à craindre.

Tour à tour dans l'émotion, le discernement, la résistance, les Parvis gagnent en maturité. Et se reconnaissent des valeurs communes. Les Réseaux ne sont pas un arbre puissant et sûr de lui. Plutôt une arborescence. Et cela signifie aussi qu'ils s'identifient comme une mouvance repérable. *(Huguette Charrier)*

Aux Réseaux du Parvis, nous voulons être attentifs aux signes des temps, et nous expérimentons une unité qui se forge dans la diversité, qui nous met tous à égalité les uns avec les autres, dans une communication sans contrainte ni axe, sans prophète patenté ni porte-parole attitré. Ce pragmatisme vrai, vécu dans une sorte d'extériorité intérieure, effectivement confirmé par l'expérience et délié de la subordination, aussi hasardeux soit-il, nous paraît la voie sûre en ce temps pour guetter jour après jour, en Église, l'espérance dévoilée dans l'Évangile. *(Didier Vanhoutte)*

La diversité des engagements, des opinions et du positionnement ecclésial des membres du réseau me paraît fondamentale : la fédération n'est pas le fer de lance d'un « cartel des non » mais un porte-voix et un outil de travail d'éclairage réciproque pour ceux qui cherchent hors des voies officielles, s'en écartent sur des points d'organisation ou sur des questions de fond parfois un peu, parfois beaucoup. *(Dominique Fine)*

Adieu à Vatican II

Les réponses de Vatican II - que nous n'avons pas pu mettre en œuvre durant 40 ans à cause du blocage de la peur officielle - se sont périmées. Les questions d'aujourd'hui sont autres. Aussi Vatican II a-t-il cessé d'être cette utopie toujours présente qui fut jusqu'à maintenant notre principale référence. L'affaire en instance aujourd'hui n'est pas la mise à jour ou aggiornamento conciliaire, mais la mutation qui nous envahit et nous déconcerte. L'humanité a atteint un nouveau seuil civilisationnel et les formes religieuses antérieures - concile inclus - se lézardent par moments, se détachent et tombent dans l'oubli. La tâche d'aujourd'hui est autre : essayer de comprendre et d'accompagner la profonde mutation culturelle à l'œuvre, qui n'obéit pas aux modèles du passé, mais à quelque chose de nouveau qui est en train de naître et que nous devons accueillir sans peur.

[...] L'heure des conciles est passée. L'Agora est ailleurs et la thématique n'est plus catholique ni même religieuse, mais supraréligieuse et humaine à la manière de l'époque. *(José María Vigil)*

CHAPITRE DEUX

Le pouvoir masculin en question

Les articles rassemblés dans ce chapitre donnent des exemples d'analyses et de luttes concrètes remettant en cause les préjugés culturels masculins et la domination, voire l'asservissement, imposés aux êtres considérés comme inférieurs au nom d'une loi « naturelle » ou « sacrée » - une loi se réclamant de la nature mais qui n'est peut-être que la loi du plus fort.

Ils traitent de l'enfermement des prêtres dans un statut qui exclut les femmes, opposent à la vision hiérarchique de la création une approche féminine de la spiritualité et de la théologie de l'écologie, interrogent la façon dont se constitue une identité sexuelle dont le biologique n'est qu'un des éléments et décrivent le périple des religieuses américaines lancées sur ces chemins par Vatican II.

- Ordonner des femmes : une voie nouvelle ? (I. Wust, A. Gombault)
- Compagnes de prêtres (N. Moutard)
- Écospiritualité féminine (A. Primavesi)
- Ecoféminisme et théologie (I. Gebara)
- Une approche chrétienne du genre (A. Favier)
- Les femmes sont à la croisée des chemins dans l'Église (J. Chittister)
- Vers l'avenir - Le périple des religieuses depuis Vatican II (N. Sylvester)
- Florilège

Extraits

Les deux partenaires vivent pendant un certain temps sur un nuage anéantissant le réel, en l'occurrence le ministère presbytéral du compagnon. Assez vite, cependant, il arrive que la femme soit ramenée brutalement sur terre et s'aperçoive que l'idylle a ses revers... Car son compagnon prêtre se « reprend » et se « repent ». Et, tout étonnée, car elle n'y avait pas été préparée jusque-là, elle entend ces diverses réflexions : « Je ne peux pas trahir une parole donnée », « Je suis une référence pour beaucoup, je tiens à mon image de marque », « Je suis soumis à mon évêque », « Je suis marié avec l'Église », etc. A partir de là, comment va évoluer leur relation ? Tous les cas de figure existent, tous douloureux et injustes, surtout pour la femme. *(Nicole Moutard)*

La question écologique est plus ample que le réchauffement global ou la pollution. Elle a à voir avec nos croyances les plus profondes, celles capables de cultiver les conflits de classe, de genre, les comportements destructeurs qui visent des bénéfices pour une élite puissante. C'est à la lumière de tout cela que parler de christianisme, c'est parler d'un phénomène pluriel qui se renouvelle continuellement. Et c'est à cause de cette mutation créative de la vie même qu'il semble de plus en plus anachronique de croire à une révélation donnée pour toujours, à une image humaine et divine interchangeable, à un modèle de pouvoir qui correspondrait à la volonté du Dieu des hommes. *(Ivone Gebara)*

« Catholique et féministe ». C'était aussi une proposition. L'invitation à assumer notre part dans l'héritage de notre tradition. Une part qui reste à découvrir, à mettre en lumière, à offrir au monde, à faire fructifier. C'était la proposition de libérer le message libérateur de notre tradition pour qu'il soit enfin entendu non pas comme un catalogue d'interdits et de condamnations, mais comme une invitation à la vie.

Être féministe n'est pas d'abord être femme. C'est oser croire en soi-même, oser s'assumer dans son humanité, sa chair, pour découvrir comment cette Chair se fait Parole. *(Elfriede Harth)*

Les études de genre sont nées à un moment de crise de notre histoire commune, lorsque l'essor de l'individu et la valorisation de l'autonomie, le progrès technique, la maîtrise de la fécondité, au premier chef, et l'émancipation des femmes, puis des minorités sexuelles, ont révélé les limites d'une pensée aux accents trop rapidement naturalistes et différentialistes. Le courant des études de genre, bien représenté aujourd'hui dans les différents milieux intellectuels, a ainsi proposé une nouvelle voie. Il propose une démarche de réflexion sur les identités sexuées et sexuelles, répertorie ce qui définit le masculin et le féminin dans différents lieux et à différentes époques et s'interroge sur la manière dont les normes se reproduisent jusqu'au point de paraître naturelles et potentiellement sources d'injustice. *(Anthony Favier)*

Lorsqu'un magistère masculin affirme que les femmes doivent être tenues à l'écart des ministères, ne neutralise-t-on pas la parole des premières intéressées à mettre des mots sur une vocation ? Lorsqu'on appelle actuellement les sœurs américaines de la *Leadership Conference of Women Religious* à adopter une posture plus conforme à la dignité de leur sexe, c'est-à-dire la modestie et la non-remise en cause des normes pastorales ou des écrits doctrinaux produits par des hommes, que dit-on en sous-main du genre féminin catholique ? Comment cette situation nous éclaire-t-elle sur l'exercice de l'autorité du masculin sacerdotal ? *(Anthony Favier)*

Quelle importance voit-on aux rôles et aux droits de la femme - en tant que femme - dans l'élaboration même de la famille ? Réellement. Les données démographiques indiquent que la plupart des femmes aujourd'hui vivent encore au moins 35 à 40 ans après que le plus jeune de leurs enfants ait quitté la maison. Et après ? Quel est alors son rôle ? La maternité est-elle la seule valeur, sa définition perpétuelle ? Que fait-elle maintenant avec ses talents personnels, ses idées, ses charismes, dont ils nous disent qu'ils sont donnés pour le salut du monde ? *(Joan Chittister)*

Le résultat de ce passé - « religieux », comme il a pu lui-même se nommer, sincère comme il l'était peut-être - c'est qu'un peu partout sur la planète les femmes sont encore, aujourd'hui, à cette heure, comme le rapporte le Fonds de développement des Nations Unies pour les femmes, les deux tiers des analphabètes du monde. Les femmes sont toujours les deux tiers des affamés du monde. Les femmes sont encore les deux tiers des plus pauvres des pauvres, partout dans le monde. Même ici, même maintenant. Cela ne peut pas être un accident. C'est une politique. Quelqu'un, quelque part, a décidé que les femmes ont besoin de moins, méritent moins, et sont moins dignes que les hommes. Et tout cela au nom de Dieu. *(Joan Chittister)*

En 1998, le pape Jean-Paul II a enseigné aux évêques du Michigan et de l'Ohio lors de leurs visites *ad limina* à Rome que « *Le génie de la femme doit être à tout jamais la force vitale de l'Église du prochain millénaire - comme il l'était dans les premières communautés des disciples du Christ.* » Ce qui, pour moi, conduit directement à la question que les femmes trouvent de plus en plus lassante : « *Si ce n'est pas maintenant -15 ans plus tard - quand ?* » *(Joan Chittister)*

Les religieuses ont changé. Et ce changement ébranle les fondations de ce qui continue d'être une Église apparemment enfermée dans un lieu et une époque d'autrefois. Ce n'est pas ce dont nous avons besoin aujourd'hui. *(Nancy Sylvester)*

Nous nous sommes trouvées immergées dans une société pluraliste, démocratique et sécularisée et nous savions que notre foi avait quelque chose à offrir aussi bien qu'à recevoir de la culture. Nous nous sommes exprimées sur les abus de l'avidité, du consumérisme, de l'individualisme égoïste et des politiques publiques qui sont déterminées sans tenir compte du bien commun ou de ceux qui sont les plus petits parmi nous. Nous avons fait du lobbying et nous avons manifesté. Nous avons utilisé notre pouvoir économique dans des résolutions d'actionnaires. Et nous avons offert à d'autres la possibilité d'intégrer nos centres de retraite et nos forums éducatifs, afin d'intégrer leur expérience d'adultes dans cette culture, avec l'évolution de leur foi. *(Nancy Sylvester)*

Je crois que l'Évangile et la richesse de notre tradition catholique ont quelque chose à offrir à notre monde post-moderne. Je ne voudrais pas le voir s'effondrer sous le poids de structures qui maintiennent des relations de pouvoir qui ne servent plus à rien. Je pense que la foi qui attend d'être proposée au 21^e siècle doit venir d'une position d'ouverture et de compréhension des changements apportés par l'évolution de notre développement. Ce ne peut être une foi provenant de la position de condamnation de la modernité. Mais une foi qui aura été confrontée à ce qui est croyable à notre époque et aura émergé à partir de nouveaux éclairages et de nouvelles interprétations sur la façon de nous aimer les uns les autres à la manière de Jésus. Dans cette époque difficile et chaotique, il nous est possible d'arriver à comprendre que nous sommes plus semblables que différents, plus uns que séparés.

Ensemble avec d'autres, qui ont cheminé sur des routes semblables, l'avenir de notre foi nous a fait signe d'avancer depuis le Second Concile du Vatican. En ce cinquantième anniversaire, avançons courageusement vers l'avenir en affirmant une nouvelle fois que nous sommes catholiques et que nous sommes l'Église. (*Nancy Sylvester*)

Certains parmi nous participent d'une façon critique à l'Église instituée. D'autres n'y sont pas, n'y sont plus ou ne veulent même plus s'en préoccuper. Certains ne veulent plus de prêtres ; d'autres qu'il y ait des femmes prêtres... On peut aspirer à une Église décléricalisée, mais se dire que, tant qu'il y a des prêtres, il est inadmissible que ce ne soient que des hommes. On peut très bien penser que le mariage ne doit plus être normatif pour une vie de couple, mais aussi que, tant qu'il existe, il ne doit plus être réservé aux hétéros. (*Michel Deheunynck*)

CHAPITRE TROIS

Laïcs laïques

Le thème de la laïcité a été largement traité dans la revue, dès ses débuts, pris en charge pour l'essentiel par l' « *Observatoire chrétien de la laïcité* », animé depuis sa création par Jean Riedinger.

- La laïcité plus actuelle que jamais (H. Peña-Ruiz)
- Laïques chrétiens, laïques catholiques (L. Laot)
- La Religion affaire privée ou publique (J. Riedinger)
- L'Église catholique, son école et la laïcité (J. Haab)
- Manifeste de l'Observatoire chrétien de la laïcité
- La notion juridique de laïcité en France (J. Riedinger)
- Laïcité à la française repoussoir ou modèle pour l'Europe ? (G. Coq)
- Dieu serait-il laïque (G. Delteil)

Extraits

Il s'agit d'écarter tout amalgame entre la spiritualité religieuse et la domination cléricale, comme toute confusion entre État de domination et République démocratique. Avec une conséquence décisive pour les rapports déliés de Dieu et de Marianne, contrastant avec la complicité tendue de César et de Dieu, ou plutôt des puissances religieuses. (*Henri Peña Ruiz*)

La laïcité n'est pas simple sécularisation, mais promotion active, par l'Instruction publique notamment, de l'autonomie de jugement qui affranchit les hommes de toute tutelle civile ou politique, qu'elle soit religieuse ou idéologique. La concorde qu'elle rend possible est ainsi la plus authentique qui soit, car elle ne repose sur aucune sujétion des consciences, aucune emprise idéologique. Elle joint le généreux *pari sur la liberté* au souci d'un *monde commun à tous les hommes*. Seuls des hommes maîtres d'eux-mêmes et de leurs pensées, pleinement égaux et libres, peuvent donner sens et vie à la fraternité qui les unit sans les lier. Et se choisir une spiritualité d'autant plus authentique qu'elle est déliée. (*Henri Peña Ruiz*)

L'idéal laïque est aux antipodes du moralisme où tend à sombrer la politique, comme du conformisme qui fait du capitalisme l'horizon indépassable de notre temps. Il n'a rien à voir avec ce « *monde désenchanté* » qu'on dépeint trop souvent comme le désert du sens qu'aurait laissé le reflux du religieux dans la sphère privée.

L'humanisme critique de la pensée laïque libère au contraire la vie spirituelle de toute étroitesse, en se réglant sur l'idée la plus haute de l'accomplissement humain. Mais pour qu'une telle référence garde un sens qui ne soit pas illusoire, il invite à transformer le monde, lucidement, à partir d'une connaissance des causes de sa détresse et de son injustice. Jaurès le rappelait : seule la République sociale peut accomplir pleinement les promesses de la laïcité. (*Henri Peña Ruiz*)

Dans une société laïque, c'est-à-dire démocratique, il faut considérer trois sphères d'existence :

- 1) l'espace de la sphère privée ou de la conscience individuelle ;
 - 2) l'espace très vaste de la société civile ;
 - 3) l'espace public (l'État, ses instances exécutives, législatives et judiciaires et les services publics).
- La laïcité concerne ces trois sphères.

1) L'État est laïque en ce qu'il garantit la liberté de conscience et l'égalité des droits des individus quels que soient leur ethnie, leur conviction, leur sexe et autres particularités.

2) L'État est laïque en ce qu'il garantit également pour tous, individuellement et collectivement, l'exercice des libertés civiles : d'expression, de presse, d'opinion, de création artistique, de recherche, etc., et permet tous les échanges et dialogues dans ces champs.

3) L'État est laïque en ce qu'il ne reconnaît aucune religion, aucune conviction et assure l'égalité de traitement des citoyens dans le cadre des services publics. (*Jean Riedinger*)

Grâce à l'école catholique, l'Église peut continuer à peser dans la permanente négociation collective. Mais pour cela cette école doit apparaître comme étant toujours celle de l'Église. Peu importent les motivations des usagers, au fond. Pourtant, un jour, l'Église se sentira bien obligée d'ajouter à la panoplie de sa doctrine sociale à côté de la fameuse subsidiarité, le principe de suppléance temporaire, applicable à son école. Il ne sera jamais trop tard pour que la visibilité soit moins éclatante, donc plus évangélique. (*Jacques Haab*)

Personne ne nie plus pourtant que les parents qui utilisent l'école catholique pour des raisons de foi soient réduits aujourd'hui à un très petit nombre et qu'il est même devenu souvent difficile d'y assurer la catéchèse ! Elle n'est plus que le moyen le plus courant d'échapper à ce qu'on estime mauvais dans l'école publique. Dans ces conditions on voit l'image désastreuse que risque de donner notre Église en couvrant toujours cette situation de son égide. On est loin du Concile ! (*Jacques Haab*)

L'actualité rend urgent de redonner tout son sens au projet laïque. Relevons, en particulier : la montée des violences liées à la confusion du politique et du religieux, la prétention des nostalgiques de la chrétienté d'imposer des « valeurs chrétiennes » à l'Europe en construction, la tentation de remplacer une société pluraliste de citoyens par une mosaïque de communautés isolées, avec leurs services sociaux, leurs écoles, leurs pratiques séparées, au nom d'un prétendu droit à la différence qui conduit à une forme d'apartheid volontaire. Dans ce contexte, nous considérons que la laïcité est une des valeurs qui conditionnent l'avenir de la démocratie et le respect des Droits de l'Homme dans le monde et en particulier en Europe et en France. (*Manifeste de l'OCL*)

Nous sommes aussi attachés à la laïcité parce qu'elle nous permet d'approfondir notre propre foi. Elle nous aide en effet à prendre conscience de façon plus évidente que nous appartenons à la communauté humaine avant d'être des croyants. Ce n'est pas dévaloriser la foi religieuse que d'affirmer qu'aucune Révélation ne doit prétendre avoir la primauté sur la loi commune, elle-même fondée sur les Droits de l'Homme. Cette liberté permet d'approcher de plus près le mystère de ce Dieu caché qu'annonce l'Évangile et qui suscite notre autonomie. (*Manifeste de l'OCL*)

Selon les évangiles, notre référence, Jésus manifeste un constant refus de prise des pouvoirs tant politiques que religieux, et il remet en cause ces pouvoirs dans la mesure où ils dominent et oppriment. C'est pour nous une indication : sans fonder directement l'idéal laïque, qui est un acquis de l'histoire commune, Jésus nous invite à ne pas confondre nos domaines d'engagement, tout en visant à les rendre cohérents. (*Manifeste de l'OCL*)

Qu'il y ait convergence sur le fond entre l'adhésion religieuse au christianisme, d'une part, et l'adhésion au principe de laïcité avec toute sa portée, d'autre part, voilà donc ce dont sont convaincus les laïques chrétiens, y compris ceux d'entre eux qui se rattachent au catholicisme. Sans doute, pour l'essentiel, s'agit-il pour eux-mêmes et leur raison théologique d'assumer en pleine connaissance de cause une véritable émigration-immigration culturelle : émigration complète de l'univers qui a donné et légitimé le système politico-religieux de chrétienté en même temps qu'il a été forgé par celui-ci : immigration dans l'univers qui, à l'encontre d'un tel système (et de tout équivalent à lui), non seulement a produit ce que nous nommons la laïcité, mais encore a doté cette dernière d'un statut de valeur référentielle faisant corps avec les valeurs désignées par les notions de Droits de l'Homme et de Démocratie... (*Laurent Laot*)

La liberté qu'ils posent pour eux-mêmes, non seulement ils la revendiquent pour les autres, mais ils la relient à l'égalité. D'où leur conviction que ceux qui ne croient pas, comme ceux-là qui croient selon une autre confession, sont à considérer a priori à égalité en capacité d'humanité. (...) Ils

intègrent une valorisation positive de l'incertitude. Ce qui les établit dans une démarche de questionnement permanent, sans recherche de réponses au sens strict, en tout cas jamais définitives. (*Laurent Laot*)

La laïcité française est-elle à ce point un cas particulier qu'elle servirait de repoussoir au reste de l'Europe ? Ou alors, compte tenu d'une idée de laïcité déjà répandue en Europe, l'expérience française n'est-elle pas porteuse d'un progrès qui pourrait intéresser d'autres pays ? (*Guy Coq*)

Désormais, les hommes saisiraient qu'ils sont vraiment devenus les auteurs de leurs productions culturelles – les formes de leur vie sociale et politique – et qu'il s'agirait de phénomènes produits par eux-mêmes, en collectivité. La laïcité serait alors non pas un mouvement historique ou social subi, ce serait le progrès de la prise de conscience de la réalité humaine et finalement, à un certain moment, une exigence de la conscience humaine, un progrès analogue à celui des droits de l'homme. C'est pourquoi on a pu parler de laïcité comme principe fondateur de la société. (*Guy Coq*)

Le prophète c'est celui (ou celle) qui se lève au nom de la Parole pour dénoncer l'usage pervers de la Parole. Là où la violence est instituée, là où le droit des faibles est bafoué, où la religion et ses grands-messes couvrent l'injustice, le prophète est cet inconnu qui sort du rang pour renouer avec le message originaire... Il est porteur d'un discours critique, polémique, iconoclaste, qui est une mise en question radicale, et qui va parfois jusqu'à annoncer la mort du Temple... La tradition biblique porte ainsi en elle-même sa propre contestation... une remise en question permanente. (*Gérard Delteil*)

« Découvrir l'autre, vivre avec l'autre, entendre l'autre, se laisser façonner par l'autre. Cela ne veut pas dire perdre son identité, rejeter ses valeurs, cela veut dire concevoir une humanité plurielle... Il n'y a d'humanité que plurielle, et dès que nous prétendons – dans l'Église catholique, nous en avons la triste expérience au cours de notre histoire – posséder la vérité et parler au nom de l'humanité, nous tombons dans le totalitarisme et dans l'exclusion. Nul ne possède la vérité, chacun la recherche. On ne possède pas Dieu. On ne possède pas la vérité, et j'ai besoin de la vérité des autres. » (*Pierre Claverie, cité par Gérard Delteil*)

CHAPITRE QUATRE

La crise devenue permanente

À l'initiative d'associations regroupées dans « Évangile et société-Parvis », la revue a constamment décrypté la réalité économique et mis en évidence les évolutions inhumaines, profondément contraires à l'Évangile, qu'elle connaît. La pensée reçue parle de la crise, et même de sortie de crise. Au long de ses dossiers, la revue a vu au contraire s'établir un état permanent de pression sur les classes populaires et l'aggravation constante de la situation des plus défavorisés.

L'argent est largement devenu aujourd'hui cet instrument de domination qu'évoquait Simone Weil en 1934 : « *L'histoire humaine n'est que l'histoire de l'asservissement qui fait des hommes, aussi bien oppresseurs qu'opprimés, le simple jouet des instruments de domination qu'ils ont fabriqués eux-mêmes, et ravale ainsi l'humanité vivante à être la chose de choses inertes¹* ». L'argent devenu norme et langage universel ; l'argent dévoyé qui nourrit la corruption et pourrit nos sociétés. La revue s'est attachée très tôt à décrypter et réfuter le processus de la dette, enfermant les pays pauvres du Sud dans une spirale infernale. Nos pays occidentaux expérimentent aujourd'hui ce même processus, avec les mêmes médecines à la clé.

La revue a en même temps exploré les alternatives au type de société que façonne le néolibéralisme.

- La crise est là, qui s'annonce grave, lourde et longue (L. Gouguenheim)
- L'ensemble des crises ont une cause commune (F. Houtart)
- Une courte histoire du néolibéralisme (S. George)
- Chemins d'avenir dans les défis de la mondialisation (P. Viveret)
- Florilège

Extraits

Le monde a besoin d'alternatives et pas seulement de régulations. Il ne suffit pas de réaménager un système, il s'agit de le transformer. C'est un devoir moral et pour le comprendre, adopter le point de vue des victimes permet à la fois de faire un constat et d'exprimer une conviction ; le constat que l'ensemble des crises, financière, alimentaire, énergétique, hydrique, climatique, sociale, relève d'une cause commune, et la conviction que nous pouvons transformer le cours de l'Histoire. (François Houtart)

La vision de long terme peut s'articuler autour de quelques axes majeurs. En premier lieu, un usage renouvelable et rationnel des ressources naturelles, ce qui suppose une autre philosophie du rapport à la nature.

Ensuite, privilégier la valeur d'usage sur la valeur d'échange, ce qui signifie une autre définition de l'économie : non plus la production d'une valeur ajoutée, source d'accumulation privée, mais l'activité qui assure les bases de la vie, matérielle, culturelle et spirituelle de tous les êtres humains à travers le monde. (François Houtart)

Je voudrais insister sur l'importance de comprendre que cette vaste expérience néolibérale que nous sommes tous forcés de vivre a été créée par des gens à dessein. Une fois que vous avez saisi ceci, une fois que vous avez compris que le néolibéralisme n'est pas une force comme la gravité, mais une construction totalement artificielle, vous pouvez aussi comprendre que ce que certains ont créé, d'autres peuvent le changer. Mais ils ne pourront pas le changer s'ils ne reconnaissent pas l'importance des idées. (Susan George)

¹ Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression, réédition en 1998, Gallimard, collection poche folio-essai

Dans ce cocktail explosif, constitué par le couple de la misère et de l'humiliation, à une époque où les moyens de communication donnent par ailleurs en permanence le spectacle de l'abondance, tous les germes de la violence sont réunis. Ce problème du défi social greffé à celui du défi écologique entraîne le risque de combinaisons de crises, chacune dans leur secteur et qui, liées ensemble, font système. On peut avoir par exemple des risques de guerre avec le problème majeur des armes de destruction massive qui sont en voie non seulement de prolifération, mais aussi de nomadisation. Il existe aussi des risques considérables sur le plan financier : la démesure de l'économie spéculative par rapport à l'économie réelle est aujourd'hui patente. (*Patrick Viveret*)

Max Weber avait eu une expression extrêmement suggestive pour caractériser l'émergence du capitalisme : « On est passé de l'économie du salut au salut par l'économie ». (*Patrick Viveret*)

Il n'y a de chemin de l'humanité vers le saut qualitatif qui lui permette de répondre positivement à ces grands défis que pour autant qu'elle trouve une combinaison possible de la sagesse et de l'amour. Et cela implique que la sagesse et l'amour ne sont pas de l'ordre d'un donné extérieur ; ils sont de l'ordre d'une découverte que chaque être humain est capable de faire, à condition qu'il trouve des porteurs de Bonne Nouvelle qui lui fassent découvrir que ce chemin est déjà présent en lui. (*Patrick Viveret*)

CHAPITRE CINQ

Le développement dévoyé

Décennie du développement, développement durable, sortie du sous-développement : ces mots d'ordre ont ponctué les discours officiels depuis plus de cinquante ans. La revue dès ses débuts s'est intéressée à la question du développement. Mais elle a vu progressivement s'éloigner la perspective qu'il soit bénéfique pour l'ensemble de l'humanité. À la place s'est installé un double langage dont la revue dénonce la banalisation : d'un côté le prétendu « développement fondé sur la croissance », pour reprendre la phraséologie des milieux dirigeants, de l'autre la réalité de l'assujettissement de la planète aux intérêts privés, aux entreprises transnationales et aux minorités favorisées. Pendant ce temps se détériorent les conditions de vie de la majorité à l'enseigne de la privatisation généralisée.

La privatisation des services publics obéit à la logique du néolibéralisme. Parmi les nombreux articles publiés dans la revue sur ce thème, en particulier dans un numéro hors série en 2009, nous choisissons ici une analyse détaillée du cas de l'électricité en France.

Au-delà de la question proprement dite du nucléaire, Jean-Claude Guillebaud pose d'emblée la question : l'importance accordée au nucléaire civil et militaire n'est-elle pas un des révélateurs les plus parlants de la logique qui gouverne l'évolution du monde contemporain ?

- L'économie du développement (F.X. Verschave)
- Quel développement ? (J.P. Rivière)
- Développement durable : de la réflexion à l'action (MRJC)
- La privatisation des services publics (S. George)
- L'électricité, du service public à la privatisation (M. Le Manchet)
- Face au nucléaire quel monde voulons-nous ? (interview de J.C. Guillebaud)

Extraits

Les deux jeunes Guinéens morts de froid dans la soute de l'avion par lequel ils tentaient d'émigrer vers la France avaient écrit : « Nous sommes des êtres humains ». Le premier article de la déclaration universelle des droits de l'Homme leur reconnaît cette dignité. Nous ne pouvons pas la déchirer sans nous renier, sans renoncer à nos valeurs fondamentales. Il ne s'agit pas de pure utopie : un certain nombre d'enjeux fondamentaux comme les luttes pour le droit à la santé contre le sida, pour le droit à l'éducation contre le travail des enfants, contre l'effet de serre, contre le retour des génocides, sont des revendications de biens publics.

Comment les citoyens du monde vont-ils les obtenir ? Non pas par la générosité de nos pays, mais par une lutte commune pour faire passer le financement des biens publics internationaux des 0,3 % actuels à un montant plus élevé. Les habitants des pays du Sud vont prendre conscience que sur cette Terre, ils ont des droits ; nous allons les y encourager, parce qu'en réclamant leurs droits ils vont nous enrichir aussi ; parce que le jeu est à somme positive. Nous ne savons pas comment on passera des 0,3 % à 20 ou 30 % de biens publics à l'échelle mondiale, mais nous savons qu'il nous faut en chercher les chemins, et que ces chemins passeront par la revendication d'un minimum de dignité : notre mémoire collective sait que cela s'est toujours passé ainsi dans l'histoire, si nous la voulons civilisée. (*François Xavier Verschave*)

Le contexte de mondialisation oblige à une interrogation globale, planétaire. Autrement dit, la Terre ne nous appartient pas. Elle est la propriété de ceux qui nous succéderont, mais les solutions pour la leur laisser dans un état satisfaisant nous appartiennent aujourd'hui et concernent nos propres modes de vie. Ces choix de vie, il revient à chacun des habitants de cette planète, dans ses choix

personnels et collectifs, de les modifier dans la perspective d'un avenir durable à construire dès aujourd'hui.

Certains milieux d'Église, dont plusieurs mouvements composant le CCFD, ont bien compris cette nécessité en engageant en leur sein la réflexion sur la mondialisation, le développement durable, voire la décroissance soutenable et la simplicité volontaire. Le CCFD lui-même s'intéresse à des réflexions comme celle présentée par Patrick Viveret dans son rapport « Reconsidérer la richesse », destiné au Secrétaire d'État à l'Économie solidaire en 2002. Cette étude propose des manières différentes de penser la richesse dans lesquelles une place importante est accordée à des activités hors du champ économique et monétaire. *(Jean-Paul Rivière)*

Nous ne pouvons plus nous permettre de résoudre le problème énergétique avec une vision court-termiste : le désastre écologique du développement des gaz de schistes au nord des États-Unis est un des exemples les plus criants. Il est plus que nécessaire d'envisager autrement notre production et notre consommation d'énergie.

Il s'agit à la fois d'opter pour des solutions durables mais aussi de changer en profondeur nos comportements. Ce sont des changements sociaux et économiques ambitieux qui nous permettront d'y parvenir. Voilà l'un des formidables défis que notre jeune génération doit relever. *(MRJC)*

Banalisé, le nucléaire est projeté dans des perspectives de confort puissamment médiatisées, cependant qu'est occultée l'obsession du profit à court terme qui le commande. Voulez-vous revenir à la bougie ou à la lampe à huile, nous dit-on, voulez-vous enlaidir nos horizons avec des forêts d'éoliennes ? Scandaleux chantage qui fausse à dessein toutes les données du problème. Sans même parler de la menace de prolifération de l'armement atomique à la faveur du nucléaire civil, le drame survenu à Fukushima nous remet face à l'essentiel : la vie humaine et la nature sont sacrifiées aux intérêts des opérateurs privés auxquels est déléguée l'exploitation de l'atome. C'est le règne du mensonge, de la manipulation et du racket. *(Jean-Claude Guillebaud)*

Nous sommes entrés dans une phase de stagnation, et plus vraisemblablement d'appauvrissement relatif. Le dynamisme des pays émergents et les revendications de l'hémisphère sud entraîneront une redistribution des richesses qui se fera inévitablement à nos dépens. En cas de guerre ou de catastrophe naturelle, en période de grande dépression et même d'une façon plus générale, toutes les sociétés sont capables de sacrifices bien plus grands, mais à la condition qu'elles connaissent un minimum de cohésion sociale. Or cette cohésion ne saurait exister sans un minimum de justice sociale, et force est de constater que nous vivons dans une société où les inégalités ne cessent de s'aggraver. Demander des sacrifices à ceux qui se sentent déjà sacrifiés ne peut entraîner que l'incompréhension, le refus et la révolte, et les scandales provoqués par la collusion entre le politique et les affaires exacerbent ces attitudes de rejet. Profondément ébranlée par les ententes occultes entre les décideurs économiques et politiques, notre époque est devenue vulnérable. La crise financière n'est-elle pas d'abord, dans une large mesure, une crise de confiance ? C'est dans tous les domaines, y compris celui du nucléaire, de toute évidence, que la confiance est foulée aux pieds. Pourquoi cette situation et comment en sortir ?

Le monde vit en ce moment une mutation gigantesque, d'ordre à la fois technologique, économique, géopolitique, écologique. Bien plus profonde que celle qui a marqué la fin de l'Empire romain ou la renaissance, cette mutation s'avère d'une ampleur comparable, d'après Michel Serres, à la révolution néolithique. Cette crise est aussi grave qu'incontournable, sans retour en arrière ni restauration possibles, et elle nous rend forcément anxieux. Mais participer à l'enfantement de ce monde nouveau est une aventure prodigieuse, la plus passionnante qui soit. Tout est à réinventer. Et là, notre problème n'est pas tant celui des potentialités énergétiques de l'atome que celui des valeurs de la société que nous voulons bâtir pour sauvegarder l'humanité de l'homme. *(Jean-Claude Guillebaud)*

Accaparer la terre ou la partager ?

Questions posées depuis l'aube des temps ; réponses façonnées par l'Histoire et la géopolitique des rapports de force. La Bible est invoquée.

Se rangeant aux côtés de ceux qui sont dépossédés des ressources de la terre, la revue est souvent revenue sur les enjeux de l'eau, de l'agriculture et des terres dont elle a besoin, mais aussi de la contrainte que les grandes entreprises font peser sur les agriculteurs (pesticides, OGM...).

A l'ère de la mondialisation et de la libre circulation des capitaux, celle des êtres humains est entravée. Le travail se déplace pour aller là où la main d'œuvre est la moins chère, mais cette dernière ne jouit pas du droit symétrique de se rendre là où il y a du travail. La politique d'immigration est conçue en fonction des besoins de main-d'œuvre et l'étranger est considéré comme une variable d'ajustement. L'application du droit d'asile, reconnu par la Convention internationale de Genève de 1951, est de plus en plus difficile à faire reconnaître au bénéfice de demandeurs d'asile considérés comme des immigrés économiques déguisés, ou qui périssent en mer avant même de pouvoir déposer une demande. En 2008, sourde aux appels des Églises, sourde aux appels de nombreux représentants d'États du Sud, sourde aux mobilisations citoyennes, l'Union européenne a adopté la « directive retour » qui fait de l'enfermement dans des centres de rétention administrative (CRA) un mode de gestion courant des populations migrantes. Les cercles de silence sont nés alors, qui opposent depuis avec constance leur résistance non violente à cette politique.

La découverte du mouvement œcuménique palestinien Sabeel, lors de la réalisation en 2007 d'un numéro hors série sur le thème des théologies de la libération, a rendu la revue très attentive aux chrétiens palestiniens ; ils nous demandent de réagir à l'idéologie délétère du sionisme chrétien qui justifie au nom de la Bible qu'on les expulse de leur terre. À l'image des cercles de silence, la prière de Sabeel, reprise chaque jeudi partout dans le monde, témoigne que les protestations pour la justice ne doivent jamais s'arrêter ; il ne faut jamais abandonner, mince soit l'espoir.

Les ressources de la Terre

- L'accaparement des terres agricoles, un scandale mondial (document CCFD-Terre solidaire)
- Les droits de la Terre-Mère (Evo Morales)
- Florilège

Habiter ensemble

- L'étranger et l'hospitalité (P. Ricœur)
- De toute tribu, langue, peuple et nation... (J.B. Jolly)
- Qui est étranger ? (D. Fontaine)

Les migrants et nous

- Évolution des politiques d'immigration en France (J.P. Blatz)
- Demandeurs d'asile et réfugiés (A. Decourcelle)
- La directive retour vue de Bolivie (E. Moralès)
- Il faut que les gens dehors sachent ce qui se passe ici (A. et J. Lanoë)
- Les cercles de silence (A. Barbay)

Terre d'Israël, Terre de Palestine

- L'énorme pression du sionisme chrétien (J.M. Kohler)
- Les Palestiniens chrétiens nous interpellent (J.B. Jolly)
- Écoute Israël (J. Arregi)
- Rends-moi la justice (F. Gaudeul et L. Gouguenheim)

Extraits

Le phénomène d'accaparement des terres a pris des proportions inédites à l'échelle planétaire. Achetés, loués ou concédés, des millions d'hectares sont arrachés aux communautés paysannes de nombreux pays du sud. Ils passent aux mains de sociétés agro-industrielles, d'états tiers et de fonds d'investissement. Des terres, qui assuraient l'alimentation des populations locales, sont détournées de leur fonction et dédiées à des monocultures d'exportation, à la production d'agrocarburants et, de plus en plus, à la spéculation foncière.

Les politiques de libre-échange prônées depuis des années ont permis l'émergence d'une sphère financière globalisée qui a su imposer la privatisation des activités du secteur public et la mise en place d'accords internationaux inéquitables, basés sur le principe d'une concurrence libre et non faussée, dont sont surtout victimes les pays du sud ou de l'est. (*CCFD-Terre Solidaire*)

Dans un système interdépendant dont nous, êtres humains, sommes un des composants, il n'est pas possible de reconnaître des droits uniquement à la partie humaine du système sans provoquer un déséquilibre de tout le système. Afin de garantir les droits de l'homme et de rétablir l'harmonie avec la nature, il est nécessaire de reconnaître et d'appliquer véritablement les droits de la Terre-Mère. (*Évo Morales*)

Promouvoir d'un côté la liberté de circulation des marchandises et des flux financiers, alors qu'en face nous voyons des emprisonnements sans jugement pour nos frères qui ont essayé de circuler librement... Il s'agit d'une négation des fondements de la liberté et des droits démocratiques. (*Évo Morales*)

Vous ne pouvez pas faillir aujourd'hui dans vos « politiques d'intégration » comme vous avez échoué avec votre supposée « mission civilisatrice » du temps des colonies. (*Évo Morales*)

L'idée qu'au devoir de cette hospitalité correspond un droit à l'hospitalité. Je l'ai retrouvée chez Kant qui écrit : « Il est question ici non pas de philanthropie, mais du droit. Hospitalité signifie donc ici le droit qu'a l'étranger, à son arrivée dans le territoire d'autrui, de ne pas être traité en ennemi. C'est le droit qu'a tout homme de se proposer comme membre de la société ». Cela veut dire que tout hôte est un candidat virtuel à la concitoyenneté. C'est cela la force de l'idée du droit à l'hospitalité qui n'est donc pas un effet de générosité somptuaire, condescendante, mais un droit effectif. (*Paul Ricœur*)

Le problème fondamental, c'est que nous ne savons pas et personne ne sait comment combiner d'une façon intelligente et humaine le droit des gens et son corollaire important, l'hospitalité, avec la structure binaire du politique national-étranger. Nous ne savons pas. Nous avons seulement des préceptes de sagesse pratique.

Je les voyais exprimés récemment dans le livre d'un collègue britannique. Il dit que la première condition d'une société policée, c'est « pas de cruauté » y compris pour les animaux, mais la seconde qui l'intéresse beaucoup c'est « pas d'humiliation ». Ce n'est pas du juridique, cela. C'est du rapport d'homme à homme. Et ensuite il dit d'honorer la dignité. Il dit qu'il faudrait retrouver le sens profond du mot honorer : saluer avec approbation la dignité de l'autre. L'autre reconnu comme mon semblable. C'est le semblable dans l'autre. (*Paul Ricœur*)

Ceux qui se reconnaissent dans la figure d'Abraham, les juifs, les chrétiens et les musulmans, devraient se rappeler que « par la foi Abraham résida comme étranger dans la terre de la promesse. Il attendait la cité construite par Dieu. Par la foi il mourut après s'être reconnu étranger et voyageur sur la terre » (Lettre aux Hébreux 11, 9-13). Quelle est cette foi de l'étranger Abraham, qui peut être commune à tout homme ? C'est la découverte qu'il est possible de vivre dans la recherche d'une patrie autre que celle qu'on a reçue à la naissance, c'est-à-dire une autre façon d'habiter nos sociétés : en faisant tomber les murs et les barrières.

La citoyenneté se découvre alors fraternité et hospitalité : non pas seulement l'hospitalité de celui qui accueille chez lui l'étranger, mais l'hospitalité de l'étranger rencontrant son frère qui part à la découverte d'une autre patrie humaine. *(Dominique Fontaine)*

Aujourd'hui, on assimile volontiers les demandeurs d'asile aux sans-papiers ordinaires, et on prend prétexte de cela pour durcir la position officielle à leur égard. On dresse le plus grand nombre possible d'obstacles devant celui qu'on considère a priori comme un fraudeur potentiel, et on établit des procédures de sélection, ce qui revient à provoquer un certain nombre d'incohérences, puisqu'on s'éloigne alors inévitablement des objectifs de l'asile politique. *(Antoine Decourcelle)*

Pourquoi nous rassemblons-nous en cercles de silence ? Pour protester contre les Centres de rétention administrative (CRA) où des personnes, des familles, enfermées dans des conditions psychologiques et sociales inacceptables, subissent des traitements inhumains et dégradants.

Nous nous rassemblons pour signifier notre solidarité avec les sans-papiers qui, après leur arrestation, sont mis en centre de rétention et expulsés.

Nous nous rassemblons pour alerter l'opinion publique sur la gravité de la situation. *(Annie Barbay)*

Alors que souvent, les paroles divisent, mettent à distance, le silence des Cercles nous unit et nous imprègne d'humanité. Sa qualité importe tout autant que sa durée. Certains Cercles, pour préserver cette qualité, décident de rester silencieux une demi-heure au lieu d'une heure. Le silence veut dire que nous n'avons pas de solutions toutes faites, bien que nous soyons tous convaincus que l'enfermement des étrangers en situation irrégulière n'est pas la solution. Le silence est une interpellation des consciences à l'extérieur du Cercle parmi les passants, mais aussi à l'intérieur parmi les participants.

Autour des sans-papiers se trouvent ainsi réunis l'esprit de François d'Assise et la non-violence de Gandhi. *(Annie Barbay)*

Le conflit israélo-palestinien dépend de multiples facteurs d'ordre historique et géopolitique. En marge des puissants lobbies liés aux intérêts pétroliers et militaro-industriels des États-Unis, d'autres groupes de pression socioéconomiques et idéologiques exercent une influence déterminante sur les stratégies au Moyen-Orient. Parmi ces derniers, le sionisme chrétien assure à l'État hébreu un soutien quasi inconditionnel et des plus efficaces, au nom d'une théologie à fortes implications politiques relevant du néoconservatisme. *(Jean-Marie Kohler)*

Le sionisme chrétien ne se réclame que de la volonté divine. Les plus radicaux de ses adeptes professent l'instauration prochaine sur terre, pour mille ans conformément aux prophéties, du royaume eschatologique de Jésus-Christ, présenté comme l'unique sauveur de l'humanité. Il en découle un fervent prosélytisme en direction du peuple de la première Alliance : Dieu lui offre une ultime possibilité de se convertir au Messie qu'il a fait crucifier. Les fils d'Israël qui accepteront cette offre seront sauvés, les autres seront damnés avec le reste de l'humanité infidèle. Chargée d'un fort relent d'antisémitisme, cette croyance a très tôt été dénoncée par les Juifs et continue à leur déplaire, mais les avantages tangibles véhiculés au bénéfice d'Israël par la collaboration avec le sionisme chrétien l'emportent. *(Jean-Marie Kohler)*

Voir le visage de Dieu en tout homme, ami ou ennemi, n'impose pas de consentir au mal, mais passe plutôt par la résistance à l'oppression. Une résistance qui s'appuie non sur la logique de la puissance, mais sur celle de l'amour, en vue d'amener l'agresseur à prendre conscience de ce qu'il fait et à renoncer à ses menées agressives : « *Nous invitons les Israéliens à être partenaires de paix et non-partenaires dans un cycle de violence sans fin. Ensemble, nous résistons au mal, celui de l'occupation et celui du cycle infernal de la violence.* » *(Jean-Bernard Jolly, citant le document Kairos)*

« Les opprimés ont le pouvoir de la vérité et de la justice. Ils doivent “éprouver les oppresseurs” en criant jour et nuit, sans cesse, en faisant des manifestations, et en défendant leurs droits. L’exercice de la justice face à l’oppression requiert l’effort concerté et persévérant des opprimés et de tous ceux qui se tiennent à leurs côtés. (...) Le système de l’injustice est le système de l’empire. Aujourd’hui Israël n’est pas isolé ; il dispose d’un empire derrière lui, qui le soutient et le nourrit en permanence. La justice, qui est l’unique fondement sur lequel puisse être construite une véritable paix, reste généralement à l’écart de l’empire. » (*Naim Ateek, cité par Françoise Gaudeul et Lucienne Gouguenheim*)

Saurons-nous affronter les puissances injustes de ce monde en insistant pour que justice soit faite ? Seule une foi véritable peut engendrer un tel courage. Ainsi la parabole de la veuve persévérante et du juge injuste se termine par un défi auquel chaque génération de chrétiens doit répondre : quand viendra le Fils de l’Homme, trouvera-t-il la foi sur la Terre ? (*Naim Ateek, cité par Françoise Gaudeul et Lucienne Gouguenheim*)

CHAPITRE SEPT

L'Évangile contre l'idolâtrie

C'est au nom de la foi mise en l'Évangile que la revue a dénoncé comme des formes modernes d'idolâtrie les pratiques d'asservissement néolibéral. Elle l'a fait de manière constante au fil des années. L'enseignement social de l'Église le dit de manière abstraite. Il ne prend sa force que dans les pratiques de résistance.

Le thème de la subversion évangélique court en permanence dans la revue et fait écho à des positions prises par d'autres chrétiens, dans des organismes n'appartenant pas aux réseaux des Parvis, mais dont ils partagent les luttes.

- L'engagement pour la justice et la lecture de l'Évangile se fécondent mutuellement (G. Lauraire)
- L'espérance chrétienne dans un monde qui lutte (C. Whitaker)
- La dynamique du CCFD-Terre solidaire (G. Aurenche)
- Jésus vient à notre rencontre sur nos chemins humains (C. Gluck)
- Florilège

Extraits

La lecture de l'Évangile n'est pas innocente, c'est un champ d'opposition, et d'affrontement idéologique. Et il faut se situer dans cette confrontation. Lire l'Évangile, oui, mais en sachant d'où on le lit, d'où on l'interroge, et pourquoi. Dans la perspective d'une lecture militante, on le lit dans un contexte d'expériences populaires, de pratiques de libération, de quête de justice ; mais sans oublier que d'autres le lisent avec de tout autres perspectives. Le débat d'idées n'est pas pertinent en ce domaine. Le vrai débat est à porter sur le terrain de la pratique. *(Gui Lauraire)*

La lutte contre l'idole passe par l'analyse du fonctionnement de l'univers social dont elle est le reflet. L'Église, Peuple de Dieu en marche dans l'histoire des hommes, a mission de défendre le Dieu manifesté en Jésus Christ, contre les idoles que les hommes ne cessent d'inventer. Et c'est là, en même temps, un combat pour l'homme lui-même. *(Gui Lauraire)*

La pluralité culturelle et religieuse de nos relations témoigne de la catholicité de l'Évangile et de la nôtre, de l'universalité à laquelle appelle notre foi. Aussi simple qu'exigeant, l'unique critère qui fonde la collaboration avec nos partenaires est le sérieux des programmes à entreprendre en commun au service des hommes, leur inscription dans un processus de transformation sociale du monde par delà les actions de charité ponctuelles. C'est, en d'autres termes, la validité éthique et politique de leurs projets. *(Guy Aurenche, CCFD-Terre Solidaire)*

L'humanisation de l'homme, notre unique voie vers le divin, voilà la seule grande affaire qui nous intéresse. *(Guy Aurenche, CCFD-Terre Solidaire)*

L'évangélisation consiste d'abord à aider les autres à redécouvrir en eux et autour d'eux, au cœur de leurs hivers, le prodigieux et permanent miracle de cet « été invincible » qui est la matrice de toute vie. Nous ne savons pas qui est Dieu, mais nous pouvons le trouver et le secourir dans notre prochain. Nous ne sommes pas responsables de tous les maux qui écrasent l'humanité, mais nous sommes responsables de la fragile et puissante espérance qui permet de les surmonter. *(Guy Aurenche, CCFD-Terre Solidaire)*

La position du CCFD - Terre Solidaire s'inscrit résolument, là encore, dans le cours de l'histoire humaine interprétée à la lumière de l'évangile. Loin d'être un handicap, la sécularisation représente à ses yeux, dans la société laïque et pluraliste qui est la nôtre, une chance pour l'évangélisation. Ce

n'est que dans la société moderne ou postmoderne telle qu'elle est, avec ses attentes et ses détresses, que la Bonne Nouvelle peut être entendue comme un message de libération, de fraternité et de transcendance. *(Guy Aurenche, CCFD-Terre Solidaire)*

L'été de mes 19 ans, en vacances dans le Cotentin, je me mis à lire l'Évangile. Je découvrais et rencontrais à mon tour ce Jésus qui répondait aux envoyés de Jean-Baptiste : « Les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent, les sourds entendent... la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres ». Pas de « Dieu » pour moi pour l'instant, mais Quelqu'un qui me faisait signe : un homme, pleinement homme, qui appelait son Père « Abba » et le priait souvent à l'écart. Un homme qui avait subi la condamnation d'un esclave, mais que son Père avait relevé d'entre les morts. Un homme qui allait m'aider à cheminer toute ma vie dans ce monde-ci, bien terrestre et souvent si dur pour les pauvres et les exclus dont ce Jésus était si proche. *(Colette Glück)*

Durant toutes ces années, notre communauté de base Point 1 a été pour moi un lieu de ressourcement indispensable, comme l'a été en Dordogne le groupe NSAE. Même si aujourd'hui nous avons tous vieilli, nos préoccupations sociales sont restées les mêmes et notre participation au cercle de silence devant la cathédrale est une occasion de pause et parfois de prière pour moi. Les Réseaux du Parvis m'aident aussi à témoigner auprès des amis et de la famille que les chrétiens ne sont pas tous ultra-réacs. *(Colette Glück)*

J'arrive bientôt au bout du chemin, ce chemin sur lequel, dans des engagements divers, j'ai fait tant de rencontres humaines profondes. Ce sont ces rencontres de personne à personne que Jésus vit à chaque page de l'Évangile. Aujourd'hui ce sont celles-ci que j'essaie de privilégier au jour le jour dans mon entourage, mais aussi au centre de détention de Val de Reuil où je visite deux personnes. A la maison d'arrêt de Rouen, le dimanche matin, nous célébrons le Seigneur avec les femmes et les hommes qui le désirent. Leur souffrance est très présente, mais la VIE est là aussi et je suis heureuse de la partager avec eux. C'est cette VIE que le Seigneur Jésus m'a proposé de recevoir de Lui pour la première fois en 1959. *(Colette Glück)*

Nos sociétés dominées par le libéralisme économique sont en train de perdre les valeurs de solidarité et de fraternité, tout un patrimoine de valeurs républicaines dans lesquelles nous reconnaissons des valeurs issues de l'Évangile et qui ont mûri hors de l'Église où les institutions religieuses ne leur ont pas donné droit de cité. Notre responsabilité de chrétiens est de les faire vivre alors qu'elles sont menacées. Ce qui implique une conception du christianisme davantage orientée vers l'éthique évangélique que vers la religion. *(Joseph Moingt)*

Un des exemples les plus scandaleux de cette occidentalisation [de l'Église] fut – et demeure encore aujourd'hui – la destruction des cultures et religions indigènes menée jusqu'au bout par le christianisme au long d'une bonne partie de son histoire en Asie, en Amérique latine, en Afrique, etc. J'ai entendu des prêtres indigènes d'Amérique latine raconter comment, pour être ordonnés prêtres ils durent passer par un processus de désindigénisation.

[...] Je crois que la réforme de l'église du XXI^e siècle ne doit venir ni de Rome ni de Wittemberg. Elle doit se faire à partir du monde de l'exclusion dans toutes ses dimensions : sociale, culturelle, ethnique, religieuse, de genre, qui est le lieu social prioritaire des chrétiens. Et elle doit se faire avec et dans les mouvements qui luttent contre l'exclusion : mouvements sociaux, mouvements de résistance globale, mouvements des droits humains, mouvements des sans terre, mouvements indigènes, etc. *(Juan José Tamayo)*

L'évangile est un message d'universalisation : l'Amour de Dieu n'est pas réservé aux meilleurs, aux plus méritants, aux plus performants, aux plus « saints ». Il est pour tous.

Mais pour être pour tous, il doit être d'abord pour les derniers qui ont vocation évangélique à être les premiers... Oui, car si notre République, dans sa devise nationale, a une prétention égalitaire (qu'elle renie, comme on sait, dans les faits), l'Évangile, lui, est clairement inégalitaire puisque ce

sont les derniers qui sont les premiers ! S'il nous appelle à la libération des opprimés, des exploités dans le contexte d'aujourd'hui, c'est parce que c'est aussi une façon de libérer leurs oppresseurs, leurs exploités. La portée de ce message est donc universelle. (*Michel Deheunynck*)

On ne peut plus accepter qu'il y ait d'un côté un lieu symbolique du sacré « *du respect, de la déférence, de la dignité, du privilège* » réservé aux rites des fidèles confirmés, et de l'autre le vaste univers du « *profane, du laïque non religieux où les gens vivent* », croyants ou non, au coude-à-coude avec leurs combats, leurs peines et leurs joies, leur vie de tous les jours. C'est l'espace profane qui est le vrai lieu de rencontre de Dieu avec tous les êtres humains. (*Jacques Haab*)

L'Évangile ne se surajoute pas à nos combats, mais il en est le sens : c'est pourquoi il est lisible dans notre temps. Jésus chemine dans notre monde contemporain : apprenons à le reconnaître en étant à l'écoute de la souffrance du monde, en bâtissant un monde solidaire, de rencontres et de partage. L'Église l'a accaparé, mais il n'est pas sa propriété : « *L'Esprit souffle où il veut* ».

Aujourd'hui, l'Église est à réinventer, sa structure, son fonctionnement et son langage sont à réactualiser pour rendre l'Évangile accessible et compréhensible à nos contemporains. Notre façon de dire Dieu doit s'incarner aujourd'hui. (*NSAE*)

Il est bien clair qu'à nos yeux l'objectif pour des chrétiens aujourd'hui, et c'est cela le sens de la foi qui les anime, ce n'est pas de « faire ou refaire chrétiens leurs frères », mais c'est de participer à faire réussir l'humanité, à humaniser l'humanité. C'est ce qu'il y a de fondamental dans l'enseignement et les pratiques de Jésus-Christ et de son collectif tel que nous l'ont livré les évangélistes.

[...]La volonté de Dieu telle que les communautés chrétiennes des origines nous en parlent au travers des Évangiles, c'est la réussite de l'histoire humaine. Les chrétiens, fort heureusement, ne sont pas les seuls à y œuvrer, tous les humains sont appelés à y travailler, et certains peuvent même y œuvrer davantage que des chrétiens. Ceci ne veut pas pour autant dire que nous faisons de ceux qui y participent, sans y reconnaître le message évangélique, des chrétiens qui s'ignorent. Nous respectons trop la liberté de tout être humain. (*Prêtres ouvriers de Caen – membres de ECCO*)

Partenia a un objectif très précis : nous luttons contre les exclusions, là où nous habitons. C'est notre première caractéristique.

Nous ne travaillons pas « pour » les exclus, nous nous battons avec eux. Partenia 2000 ne se donne pas chaque année une ou des actions spécifiques. Nous préférons travailler au sein d'associations, ONG, partis, et autres groupes divers et variés. C'est notre seconde caractéristique. « *Partenia 2000 ne vit pas sur une autre planète. Nous luttons contre l'exclusion, contre la précarité, contre la pauvreté, pour la paix, avec d'autres associations* ». Les chrétiens parmi nous se retrouvent ainsi en phase avec l'Évangile : « *Vous êtes le sel de la terre* ». Le sel n'est pas fait pour la salière, il est fait pour les aliments. Ce qui compte, ce n'est donc pas notre association (notre salière), ce qui compte, ce sont les exclus qui se font des amis grâce à toutes nos organisations. Comme le disait l'un d'entre eux : « *Nous sommes sans papiers, mais pas sans amis* ». (*Partenia 2000*)

CHAPITRE HUIT

Théologies de la libération

Il s'agit là d'une des préoccupations centrales de la revue qui a suivi le fil directeur lié à l'impact de Vatican II en Amérique latine (alors qu'elle avait été peu prise en compte par le Concile lui-même). Loin d'être une construction intellectuelle liée à quelques auteurs, il s'agit d'une manière de vivre l'Évangile dans sa fonction libératrice, qui a donc sens partout dans le monde. La revue a accompagné sa croissance, sa diffusion d'un continent à l'autre, les oppositions qu'elle a suscitées, l'action de ses grands promoteurs. Nombre d'entre eux sont des proches de la revue, que l'on retrouve d'un numéro à l'autre, tel Maurice Barth, compagnon sur le long terme, qui a dénoncé la collusion de l'Église catholique avec les forces réactionnaires (par exemple au Chiapas). L'attention a aussi été portée sur l'importance de l'expérience de prêtres diocésains envoyés vers l'Amérique Latine dans le cadre de l'encyclique « Fidei Donum » : un exemple est celui de Gui Lauraire au Pérou.

- Quelles voies de libération ? (K. Mahmoud-Vintam)
- C'est en Afrique que la théologie de la libération est née (J.M. Ela)
- La libération des opprimés en Amérique latine (Jacques Chatagner)
- Une théologie de la libération en Europe ? (G. Lauraire)
- Florilège

Extraits

Dans un monde fasciné par le spectacle de sa propre inhumanité, abattu devant l'ampleur des défis présents, parcouru parfois de spasmes émotionnels sans lendemain, ces luttes de libération, indissociablement individuelles et collectives, ont aujourd'hui besoin du courage, de l'intelligence et de la foi (fût-elle sans référence à une quelconque transcendance) de chacun d'entre nous. (*Karim Mahmoud-Vintam*)

Gutierrez distingue trois niveaux de libération intimement liés :

- 1) un niveau socio -politico-économique : il faut éliminer les causes de la pauvreté et de l'injustice, et pas seulement leurs effets ;
- 2) un niveau anthropologique : il ne s'agit pas seulement de changer les structures sociopolitiques et économiques, il faut libérer l'homme pour qu'il devienne pleinement responsable de son destin.
- 3) un niveau théologique : il s'agit de la libération du péché qu'offre le Christ. Cette libération rend les hommes capables de vivre entre eux et avec Dieu. (*Karim Mahmoud-Vintam*)

Ici comme ailleurs, l'engagement de vie est premier, et la réflexion théologique est seconde ; comme l'exprime Leonardo Boff, la théologie de la libération est le reflet de et la réflexion sur une pratique préalable. Si la méthode est importante pour prendre au sérieux le réel, le contenu ne l'est pas moins et c'est la fameuse « option préférentielle pour les pauvres », le choix prioritaire des pauvres, vu non comme le choix de l'Église, mais comme celui de Dieu. Il oblige à regarder le présent à partir des victimes, à partir des plus petits : les pauvres. (*Karim Mahmoud-Vintam*)

L'élément nouveau est l'affirmation que les pauvres seront les agents de leur propre libération et les sujets de leur propre histoire – et non simplement l'objet d'une attention paternaliste et charitable. Plus profondément, cette démarche implique aussi une rupture avec toute conception passive de l'intervention divine : Dieu ne se substitue pas à l'homme et ne peut assumer à sa place sa responsabilité historique. L'idée d'autolibération des pauvres ouvre un énorme champ d'action pour les chrétiens engagés et constitue ainsi l'élément socialement le plus explosif de la théologie de la libération. (*Karim Mahmoud-Vintam*)

Rôle extraordinaire de la Compagnie de Jésus, refondée par le Père Arrupe après Vatican II, dans les pays d'Amérique centrale où elle a mis en œuvre la stratégie pastorale d'évangélisation fondée sur le principe adopté dans sa 32^e congrégation générale, en 1975, que « la promotion de la justice est partie intégrante du service de la foi ». Plus de trois cents jésuites allaient l'expérimenter en Amérique centrale. Ignacio Ellacuria, qui devait être sauvagement assassiné neuf ans après Oscar Romero, avec cinq autres jésuites, ainsi que la cuisinière et sa fille, avait ainsi défini la tâche de l'Université de San Salvador dont il était le recteur : dans la situation de pauvreté de masse qui est celle des pays du Tiers-Monde, le rôle d'une université n'est pas de former les élites du pays, mais d'abord d'étudier la situation politique, sociale, religieuse et économique, et seulement ensuite, former les acteurs du changement de structures. (*Charles Antoine, cité par Jacques Chatagner*)

Dans un contexte où l'on ne peut négliger les facteurs d'ordre économique et historique, dès la fin du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle, c'est en Afrique seulement que les Noirs convertis au christianisme posent la question du salut des peuples noirs en découvrant que si la Bible est une Bonne Nouvelle du salut, il faut la lire non plus avec les yeux des oppresseurs, mais avec ceux des Africains eux-mêmes à partir de la situation dans laquelle ils se trouvent. (*Jean-Marc Ela*)

Contrairement à ce qui a été dit si souvent dans le passé, il n'y a qu'une histoire. Il y avait le naturel et le surnaturel et, de temps en temps le surnaturel venait dans le naturel pour sauver ce qui pouvait l'être. Non ! Le péché et la grâce se jouent dans le quotidien et dans la banalité du quotidien, dans les événements qui nous marquent profondément. Et c'est là, comme le dit Gustavo Gutiérrez que l'on commence par contempler et pratiquer Dieu. Après, on peut essayer d'en parler. (*Gui Lauraire*)

Aimer ses ennemis, c'est vouloir les arracher au chemin mortifère qu'ils suivent. Et je crois que même si parfois il faut les bousculer, c'est pour leur bien. En général, ils ne s'en rendent pas compte... Il faut aussi reconnaître soi-même avec humilité qu'on peut se tromper. Ce n'est pas grave, on peut corriger. Ce qui est grave, c'est de ne rien faire, par peur de se tromper. (*Gui Lauraire*)

S'il s'agit de s'engager dans des combats pour subvertir ce système écrasant dans lequel nous sommes, la vraie fraternité c'est celle des personnes qui sont partie prenante des mêmes combats, avec les mêmes objectifs et en quête des moyens les plus adaptés. Elle déborde tout clivage social, tout clivage racial ou religieux. Faisons tomber les clivages. Il existe des gens des classes aisées qui font une option réelle pour les pauvres, pour leur lutte. Et il y a des pauvres qui sont les alliés objectifs des pouvoirs. N'ayons pas peur de le dire : la vraie fraternité commence par la fraternité de combat. (*Gui Lauraire*)

Redécouvrons le Jésus de l'Évangile dont le visage a été longtemps déformé par la théologie dominante, œuvrons pour la réforme radicale de l'ordre mondial pour le salut et la libération de l'humanité, pour une acceptation plus vraie des autres religions, en engageant une réforme refondatrice de l'Église catholique. Construisons une vue critique des idéologies de pouvoir qui dominent aujourd'hui le monde. Prenons part à la lutte contre l'exploitation de la multitude par une poignée de puissants. Cela demande une purification profonde de notre mémoire aussi bien que de notre vision des autres religions, des femmes et des hommes qui cherchent la plénitude de la vie avec les lumières que celles-ci leur apportent. Demandons-nous comment le Jésus de l'Évangile est devenu celui de la chrétienté impériale, des colonisateurs et l'Église de Jésus et des apôtres une des forces oppressives majeures de l'histoire humaine, dans le camp des idéologies de pouvoir. (*Tissa Balasuriya*)

Il revient désormais :

- aux précaires et aux exclus d'évangéliser les trop bien-pensants ;
- à ceux qui cherchent à éclairer ceux qui croient savoir ;

- aux cités prolétaires, aux camps de réfugiés, etc. de devenir les premiers lieux de culte ;
- à la primauté de l'amour de traduire tout dogme et de convertir toute doctrine ;
- à la recherche d'un sens renouvelé de la vie de transcender l'exemplarité des comportements et la codification des rites.

C'est ainsi que se traceront de nouveaux chemins de foi, une foi partagée dans l'action, exposée aux débats, nourrie de l'Évangile avec ses révoltes et ses utopies, célébrée à chaque pas en avant, à chaque pauvreté vaincue. C'est ainsi que nous ferons Église, une Église elle aussi libérée de son arrogance et de son prestige, de ses vérités normatives et de son ordre établi, enfin libérée d'elle-même.

Libérée pour assumer le parti-pris positif de Dieu et dire à tous les non-conformes : « *Soyez fiers d'être vous-mêmes* », à tous les rejetés : « *Surtout, ne partez pas* », à tous les marginaux : « *Provoquez-nous* », et à tous ceux qui galèrent : « *Lève-toi et marche !* ». (Michel Deheunynck)

CHAPITRE NEUF

Foi et Spiritualité

« Je souhaite que la revue ne cesse de proposer toujours plus de réflexion de fond concernant le contenu de notre foi », insistait un lecteur. Cette réflexion a été constante, inscrite dans le projet même de chrétiens qui, « à l'écoute de l'Évangile », veulent, dans leur diversité et leur liberté, « partager leurs recherches et leurs convictions ». Une foi qui s'articule avec le doute ; qui ne se confond pas avec les croyances, et s'enracine dans la vie ; une foi « pensable », qui ne met pas la raison à la porte.

« A mon avis, rien ne changera en profondeur dans le christianisme tant qu'on n'osera pas entrer dans une radicale mise à plat de tout l'édifice théologique, christologique et de la conception du salut et de la "bonne nouvelle"... Je fais donc partie de ceux qui souhaitent ardemment que les Parvis soient aussi un lieu où l'on ose prendre à bras le corps une relecture de ce qui est réellement la foi selon Jésus de Nazareth » écrivait encore un lecteur, Alain Dupuy, en 2007. Relectures donc, qui soulignent en particulier l'étonnante actualité de la pensée et de la démarche de Marcel Légaut.

Percevoir une « dimension qui ultimement ouvre l'humain à participer du divin » relève d'une vie spirituelle ; celle-ci ne part pas nécessairement de l'existence présumée de Dieu.

- Réflexion sur les registres de la conscience humaine (H. Peña-Ruiz)
- Plaidoyer pour l'intelligence (A. Gombault)
- Une foi qui pense (J. Moingt)
- Le conflit toujours ouvert de la foi biblique avec la science grecque (J.B. Jolly)
- Quête de foi et marginalité (G. Lecomte)
- Jésus pour le XXI^e siècle (J.S. Spong)
- La galaxie spirituelle d'aujourd'hui est-elle une chance pour le christianisme ? (A. Barbay)
- L'expérience de Taizé (Propos recueillis par Lucienne Gouguenheim)
- C'est dans la « chair du monde » que Dieu parle aux hommes, c'est là qu'il faut le chercher (Expression des prêtres-ouvriers de Caen, membres d'ECCO Caen)
- Au plus intime de l'homme, la prière de Dieu (Jean-Marie Kohler)
- Florilège

Extraits

Le doute est ce ferment de modestie première, et de vigilance continuée, qui rappelle et rappellera l'homme à ce qu'il est d'abord, à ce dont il part. La ferveur de la foi religieuse ou de la confiance humaniste – nullement incompatibles d'ailleurs – est donc un levier finalement raisonnable pour intervenir dans le monde et l'élever à hauteur d'homme, tout en élevant les hommes au-delà de limites d'abord subies. (*Henri Peña-Ruiz*)

L'intelligence, c'est penser, oser penser, à partir de son expérience humaine, à partir de la vie concrète et commune, avec les mots de tout le monde et non les mots codés d'un groupe religieux ayant perdu leur intelligibilité pour le commun des mortels.

Les expressions de la foi sont à passer au crible de l'intelligence sous peine de ne rien vouloir dire. La foi ne dispense pas de penser. » (*Alice Gombault*)

La foi n'est pas simplement une somme de connaissances acquises d'avance, c'est une lumière donnée pour « faire la vérité » sur toutes choses, pour penser tout ce qui concerne le « salut du monde », – et quelle réalité historique dirions-nous étrangère à ce salut ? Le salut est le mot-clé du message religieux : qui le comprend autour de nous, voire même parmi les croyants ? (*Joseph Moingt*)

Fatalement, si on en exclut les si nombreuses réalités du « monde » qui préoccupent la masse des gens, sous prétexte qu'il n'y est pas question de Dieu ou que cela est sans rapport avec l'éternité (mais qu'en sait-on ?), on vide le mot salut de toute signification pour eux, et alors on ne doit pas s'étonner que le langage de la foi soulève si peu d'intérêt. *(Joseph Moingt)*

Plus conscients que jamais que la responsabilité de la mission évangélique incombe au plus petit des croyants, et ne peut plus être laissée au seul appareil de l'institution religieuse, nous devons tous avoir à cœur de discerner et de transmettre ce qu'il y a de plus universel, de plus facilement et de plus impérieusement communicable dans le message évangélique : le sens de la responsabilité éthique de nos actes, qui commande le respect de soi-même et d'autrui, l'amour du prochain qui accomplit et dépasse la justice, le souci des pauvres et des sans-droits qui est la beauté de l'humanité, le respect de la parole donnée qui fait la vérité des relations entre personnes et entre peuples, l'espérance du lendemain qui redonne le courage de vivre... Sur cette base d'universalisme évangélique, la singularité chrétienne, qui est le témoignage rendu à Jésus-Christ, se rend intelligible et crédible. *(Joseph Moingt)*

La première chose que fait la théologie, c'est de questionner la foi crédule et de rendre possible la pensée critique depuis le cœur de la foi elle-même, de questionner les sources religieuses fondées sur des principes métaphysiques, en recherchant davantage les bases historiques de la religion, de la foi et, en fait, du christianisme. Le christianisme n'est pas une religion mythique ni ancestrale, mais historique. C'est pourquoi elle doit se traduire au travers de formulations historiques, en tout cas symboliques, et jamais dogmatiques, mythiques ou ataviques.

La théologie est l'héritière d'un genre littéraire qui s'appelle le Catéchisme, une simplification de questions complexes. À la complexité de notre temps, nous ne pouvons répondre théologiquement avec des affirmations simples, sommaires et schématiques. Il faut être sensible à la complexité du monde pour que la théologie puisse d'abord apprendre et ensuite apporter quelque lumière. *(Juan José Tamayo)*

L'insistance renouvelée sur la réalité personnelle du péché originel, en particulier dans le Catéchisme de Jean-Paul II, offre des gages au créationnisme. (...) Ces problèmes dépassent largement l'interaction entre la science et la foi. En deçà apparaît un champ crucial de recherche, indissociable d'un engagement militant : qu'est-ce qui promeut de manière insidieuse le fondamentalisme religieux dans nos sociétés chrétiennes, et aussi bien dans les monothéismes juif et musulman, venant en appui réciproque avec des politiques fascisantes ? Les responsables religieux ont évidemment leur part dans ces évolutions inquiétantes. Mais l'impression est forte que le phénomène, comme beaucoup d'autres, leur échappe largement. Aux chercheurs en sciences religieuses et sociales, mais surtout aux croyants et aux citoyens en tant que militants de ne pas se dérober. *(Jean-Bernard Jolly)*

De fait, nous sommes pris dans une sorte de séisme théologique qui marque notre époque, et – au risque, pour celles et ceux qui s'y engagent, de rester en marge de leur Église ou de rompre avec elle – nous sommes provoqués à repenser en adultes la plupart des données doctrinales qui nous furent enseignées jadis, et qui sont devenues peu à peu irrecevables pour beaucoup d'entre nous. Ces croyances sont pourtant vénérables en ce qu'elles ont nourri avant nous des générations de chrétiens ; nous les avons adoptées d'un cœur simple et elles ont accompagné utilement nos premiers pas dans l'éveil spirituel, vers la découverte d'une foi plus adulte... Et voilà qu'en regardant autour de nous, en constatant comment s'emballe le progrès des sciences et des techniques, en prenant acte du développement extraordinaire de nos connaissances du réel, face à un univers qui se révèle à nous d'une immensité sans bornes dans le temps et dans l'espace, beaucoup sont saisis par un doute radical. *(Guy Lecomte)*

Déroutante et fascinante époque que la nôtre ! Impossible d'échapper au dilemme : rester imprégné

en profondeur par une religion dont irrésistiblement il faut s'éloigner par honnêteté intellectuelle autant que par exigence spirituelle ; reconnaître pourtant sa dette envers elle, et envers l'Église par laquelle on l'a reçue ; percevoir que cet héritage est toujours là, présent en soi-même, au point d'entendre encore chanter dans sa mémoire tels cantiques anciens, ou mieux, tels psaumes élevés si haut par l'art immortel du chant grégorien... *(Guy Lecomte)*

La tâche de la foi chrétienne, pour moi, n'est pas que les gens aient une religion. Jésus n'est pas venu sur cette terre d'un quelconque endroit céleste, comme le langage de la tradition le laisse entendre afin de nous sauver nous pécheurs, ni apporter la rédemption à ceux qui étaient perdus ni même secourir ceux qui avaient chuté. Mais dans sa vie, il a plutôt révélé la capacité de donner sa vie aux autres et ainsi il nous a fait connaître une nouvelle dimension de ce que signifie être humain, une dimension qui ultimement ouvre l'humain à participer du divin. *(John Shelby Spong)*

Le risque pour les chrétiens serait de vivre leur spiritualité en dehors du contexte spirituel d'aujourd'hui, dans une sorte d'évasion, d'intemporalité, ou bien dans la seule obéissance à leurs traditions. Or nous sommes invités à accueillir, tout en étant amarrés à Jésus le Christ, des valeurs spirituelles découvertes en dehors du christianisme. N'est-ce pas un peu l'histoire de l'olivier, dont parle l'apôtre Paul (Rom ch. 11) : l'histoire de sa racine, de ses branches coupées, de ses branches greffées... ? *(Annie Barbay)*

La libre recherche dans laquelle je me trouve engagé n'implique donc pas que je rejette en bloc l'héritage culturel et spirituel élaboré en vingt siècles de christianisme. Au cœur de cet héritage reste vivant un trésor essentiel pour l'avenir : c'est l'immortel ferment d'humanisation, cet impérissable appel à « devenir humain » contenu dans le message de l'Évangile, ce message dont le dynamisme a survécu aux inévitables altérations qu'il ne pouvait pas ne pas subir... *(Guy Lecomte)*

Tous s'accordent à reconnaître aux rencontres de Taizé une spécificité qui repose sur un retour à l'essentiel ; on y vit une expérience forte de partage, que ce soit dans la prière silencieuse, les chants ou les échanges en groupe, malgré la diversité des langues, des origines, des pratiques religieuses des uns et des autres ; chacun y puise le dynamisme qui le renvoie aux responsabilités de sa propre vie. Tout cela donne à ces rencontres une véritable dimension de Pentecôte. *(L'expérience de Taizé)*

À Taizé, on vit une expérience presque physique d'universalité dans la prière, les chants, les échanges ». Expérience dont Aneta dit qu'elle lui a permis de sortir de la religiosité et lui a apporté une véritable alternative à la façon de vivre la foi. *(L'expérience de Taizé)*

La prière répétitive aide à faire le vide en soi : Daniel lance un débat sur cette pratique : « la prière met dans un état émotionnel dont on n'a pas nécessairement conscience et qui peut faire confondre 'l'incarnation du divin dans le cœur' avec un état hypnotique ». Alice reconnaît s'être méfiée au départ de ce type d'emprise ; « mais non, la spiritualité de Taizé est toujours concrète ; elle demande un effort permanent de chacun. La dimension internationale exige d'être constamment confronté aux langues : on apprend les paroles des chants dans toutes les langues, du latin au polonais... ; c'est cet effort même qui est la condition de la rencontre avec l'autre ». Faire le vide, c'est « ranger dans sa tête », lâcher prise (Christophe). Faire silence et faire la paix en soi-même non pas seulement pour soi, mais pour se tourner vers les autres : Benoît souligne le paradoxe d'un vide débordant, qui encourage à se tourner vers les autres. Et tous précisent que les frères de Taizé s'interdisent toute forme d'emprise : la liberté de chacun est toujours respectée : « vous avez vécu un moment fort ; maintenant, à vous de vous investir de retour chez vous ». *(L'expérience de Taizé)*

Au cœur de notre prière, il y a des visages de femmes et d'hommes, les événements qui les marquent. Nous avons écrit : « *La lecture du journal est pour nous la prière du matin de l'homme moderne* ». Lire le journal, nous imprégner des événements qui y sont relatés, nous ouvre aux dimensions du monde et élargit notre horizon. C'est tout cela que nous confions au Dieu de Jésus

que nous voulons aider à faire réussir l'humanité. Notre conviction est que Dieu nous parle à travers les petits événements comme les grands, ce qui arrive à tel ou tel de nos copains, comme telle ou telle décision d'une organisation syndicale, associative ou politique, tel fait divers comme toute décision importante, tel ou tel de nos comportements comme de celui de n'importe qui. C'est dans cette « chair du monde » (expression empruntée au philosophe Merleau-Ponty) que Dieu se révèle, se fait connaître. Cela signifie que c'est dans l'humain, et seulement dans l'humain que nous pouvons rencontrer Dieu. *(Prêtres-ouvriers de Caen, membres de ECCO)*

Habituellement quand il est question de prière, c'est souvent d'une façon désincarnée, sans référence à ce que vit l'humanité d'aujourd'hui, qui donne pourtant sens à nos vies. Or Eddy Hillesum, Dietrich Bonhoeffer et bien d'autres qui nous aident font une démarche inverse. C'est, au contraire, leur « communion » à la vie de celles et ceux qui les entourent, qui les amènent à une relation beaucoup plus vraie avec le Dieu de Jésus-Christ et une découverte de plus en plus profonde de son vrai visage, qu'ils connaissent par ailleurs grâce à leur familiarité avec les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ils nous aident à prier autrement. *(Prêtres-ouvriers de Caen, membres de ECCO)*

Que signifient au regard de l'évangile les prières qui montent de l'humanité depuis la nuit des temps, et l'inauspiceuse attente qui taraude le monde contemporain orphelin de Dieu ? Ne découlent-elles pas toutes d'une même source qu'aucune religion ne peut s'approprier ? De fait, la glaise qui nous constitue est animée par un souffle qui vient d'ailleurs : le désir d'amour et d'infini qui inspire l'être humain témoigne de la parole créatrice dont le monde est issu et dont il ne cesse de relever. Dieu habite le cœur des hommes et sa présence est prière pour qu'ils vivent pleinement, pour révéler à chacun sa part de vérité et l'inviter à la partager. *(Jean-Marie Kohler)*

La crédibilité de la prière de demande s'est effondrée en même temps que des pans entiers des attributs de la divinité. Mais loin de traduire un recul regrettable, cette évolution peut réveiller la spiritualité évangélique qui, grâce aux Églises et en dépit de leurs trahisons, a toujours survécu dans les profondeurs du christianisme. Ressurgit alors le visage du Dieu d'amour qui a pris chair pour délivrer les hommes de leurs maux, un Dieu qui se donne sans acception de religion et qui déteste d'être supplié et glorifié par des êtres humiliés et transis de crainte. *(Jean-Marie Kohler)*

Quand Jésus se retirait pour prier, il situait Dieu dans les cieux selon les conceptions de son époque, croyait à la toute-puissance divine et pensait que la fin du monde était proche. Mais, en amont de ces déterminations culturelles, il se tournait vers la source de son être pour interioriser les vues de celui qu'il appelait son Père et accomplir sa volonté. Il a déclaré inutile de multiplier les supplications puisque Dieu sait ce dont ses enfants ont besoin. Loin des louanges ampoulées et interminables qu'affectionnent les dévots, le « Notre Père » qu'il a enseigné à ses disciples représentait un exemple de prière courte allant droit à l'essentiel : qu'advienne la miséricorde et le pardon du royaume de Dieu, et qu'il soit donné à chacun de manger à sa faim. Des choses toutes simples qui exprimaient l'absolue confiance que Jésus avait en son Père et en la vie émanant de lui. *(Jean-Marie Kohler)*

L'Évangile a constitué une révolution irréversible. Que le voile du Temple soit sans cesse raccommoqué par des Églises tentées de restaurer la religion primitive n'y change rien. Le moindre acte de bonté contribuant à humaniser le monde anticipe le règne de Dieu, avec ou sans religion. Il n'existe pas d'autre prière que celle que Dieu lui-même exprime au plus profond de l'homme. Parole aussi vaste et ardente que l'amour, contemplation et jubilation aux heures de joie, espérance et consolation dans la détresse ou la révolte. Gratitude pour la beauté de la création, pour la fécondité des communions et la joie des béatitudes, cette parole est aussi acceptation sereine de la finitude, des blessures et de la mort. Aucune prière ne se perdra en fin de compte : tous les hommes qui rêvent de vivre pleinement leur humanité partagent le rêve de Dieu, sa prière et son action créatrice. *(Jean-Marie Kohler)*

C'est un fait patent, constatable : au début du troisième millénaire de l'ère chrétienne, nous admettons un christianisme, un Christ, le Christ vidé de Jésus. Ce Christ-là reconstitué, trafiqué jusqu'à ce qu'il devienne le Sacré-Cœur de Montmartre drapé dans le saint suaire de Turin, a éliminé, supplanté le juif, le galiléen, le prophète Jésus pour s'intemporaliser, s'abstraire des trop grands risques et périls d'incarnation de Dieu, et régner ainsi sur l'humanité, la création, au lieu de les sauver. [...] Impossible d'être à la fois le salut et le pouvoir, pas plus que l'on ne peut servir deux maîtres, Dieu et l'Argent. Jésus prouve qu'il est le Dieu sauveur, le Dieu libérateur, la libération actualisatrice du salut - en coalisant contre lui tous les pouvoirs constitués qui l'exécutent, le crucifient pour crime de lèse-majesté du divin tout-puissant impérial. *(Jean Cardonnel)*

J'ai tendance à penser que la religion va mourir en Occident. Mais loin d'être pessimiste et de m'attrister, cette perspective m'inspire de la gratitude et décuple mon espérance. L'effacement des Églises sous leurs formes actuelles peut signifier qu'elles sont arrivées au terme de leur mission, que l'on peut et que l'on doit se réjouir de ce qu'elles ont globalement réussi à apporter au monde, et qu'il est heureux de les voir s'effacer pour laisser venir au jour de nouvelles formes de vie spirituelle à leur suite. Rien n'est jamais perdu dans l'économie mystérieuse de la création et de l'histoire : même les échecs peuvent constituer de prodigieux ensemencements. *(Olivier Abel)*

Il n'y a plus, en stricte logique de l'Évangile, des lieux privilégiés de la présence de Dieu : tout, rigoureusement, toute la Création est porteuse de Dieu, lourde de Sa Présence. Mais cette Présence n'est plus le « sacré » des religions, fascinant et redoutable ; c'est une Présence d'Ami qui s'offre et s'invite. *(Guy Luszénszky)*

Maintenant que nous voyons des spirituels contemporains, comme Légaut, et même des exégètes, dépouiller le crucifié du Golgotha de ce dont on l'avait abusivement revêtu, et le débarrasser en particulier de sa qualité de « Dieu » conçue de manière traditionnelle, voilà que Jésus retrouve sa pleine grandeur, sa pleine dignité d'homme. Il peut alors susciter un attachement en profondeur, une foi, voire une communion spirituelle, non susceptibles d'idolâtrie. *(Association culturelle Marcel Légaut)*

Dire Dieu, c'est déjà ne plus le dire. Dire Dieu, dire pour aujourd'hui quel Dieu, c'est déjà constater que ce Dieu est un mot, un concept, une idée, une conviction, mais que ce n'est jamais vraiment Dieu. Ce qui fait la force de nos mouvements, celui du Parvis, c'est de refuser ce que nous appelons parfois l'esprit d'orthodoxie. C'est refuser de se prétendre les garants de la seule vraie prédication, de la seule vraie confession, de la seule vraie religion. Et cela, précisément, parce que la vérité de Dieu nous dépasse tous. *(Raphaël Picon)*

CHAPITRE 10

Espérance

L'histoire n'est jamais terminée, nous avons cheminé et rencontré les femmes et les hommes de notre humanité, nous avons engrangé précieusement tant de trésors de toutes sortes... une bouteille à la mer dont pourront se saisir les générations qui nous suivent. Nous ne faisons pas de projet ni de spéculation sur l'avenir, dans un monde et une Église incertains, en crise, en rupture.

L'ouverture, c'est l'espérance : « Il faut vouloir l'impossible. Si l'on craint le découragement, on peut s'en souvenir : l'espérance s'arrache toujours sur un fond de désespérance ; la liberté s'acquiert toujours sur un fond de captivité. Ce que l'on n'atteint pas, on peut toujours s'en approcher, se mettre en route pour mieux le découvrir. C'est là notre vocation d'homme. Le sens de notre marche est celui d'un appel, celui d'une promesse. Il faut vouloir la marche. Il faut vouloir la liberté. » [Pierre-Yves Ruff]

Nous laissons le dernier mot à Jose Arregi.

- Pouvons-nous espérer ? (J. Arregi)

Extrait

Personne n'espère vraiment pour des raisons externes : parce que Dieu existe ou parce qu'il a imposé des lois ou fait des promesses, ou parce que Jésus est ressuscité en corroborant la foi en la vie éternelle après la mort. Ce sont là des croyances qui changent avec les temps et les cultures. Comme les lois, les croyances peuvent aider et soutenir l'espérance, mais elles ne la suscitent pas, elles n'en sont pas la source. L'espérance véritable, comme la foi authentique ne dépendent pas des croyances ni des normes. Espérer, c'est une manière de vivre. Espérer, c'est être fidèle au dynamisme profond de la vie, se laisser entraîner simplement par l'esprit qui nous habite. L'Esprit universel qui unit et libère tout, qui fait bouger et qui attire tout. Espérer, c'est vivre posément dans le respect, en liberté et en communion. Espérer, c'est tout simplement vivre, se laisser entraîner par la loi secrète ou, plutôt, par l'Esprit de la vie. (Jose Arregi)